



Médiévales

Langues, Textes, Histoire

45 | automne 2003
Grammaires du vulgaire

Latinophones, romanophones, germanophones : interactions identitaires et construction langagière (VIII^e-X^e siècle)

*Latinophones, Romanophones, Germanophones: Identity Interactions and
Linguistical Constructions (8th-10th Century)*

Michel Banniard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/medievales/753>

DOI : 10.4000/medievales.753

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 16 septembre 2003

ISBN : 2-84292-146-1

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Michel Banniard, « Latinophones, romanophones, germanophones : interactions identitaires et construction langagière (VIII^e-X^e siècle) », *Médiévales* [En ligne], 45 | automne 2003, mis en ligne le 01 décembre 2010, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/753> ; DOI : 10.4000/medievales.753

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Tous droits réservés

Latinophones, romanophones, germanophones : interactions identitaires et construction langagière (VIII^e-X^e siècle)

*Latinophones, Romanophones, Germanophones: Identity Interactions and
Linguistical Constructions (8th-10th Century)*

Michel Banniard

Explicit Feliciter

- 1 Trois questions ont rendu cruciale la période carolingienne pour les historiens des langues et des cultures européennes : l'émergence des langues romanes en tant que nouvelle entité orale détachée du latin parlé tardif ; les premiers essais d'une écriture qui consacre l'identité réelle de la parole commune (*scripta*) ; la promotion de celle-ci au niveau d'une langue littéraire. Le premier point a été l'objet de nombreux travaux parmi lesquels la sociolinguistique diachronique a proposé depuis la fin du siècle passé une chronologie renouvelée¹ ; le deuxième a été abordé ici-même² ; je voudrais me consacrer au troisième en insistant sur trois caractères originaux du domaine. D'abord, il convient de distinguer avec soin entre l'élaboration d'une *scripta* qui accepte de réduire l'écart graphie/phonie et la construction d'un véritable langage littéraire dans la langue promue ; ensuite, le domaine d'oïl (comme celui d'oc) occupe une position avancée dans la chronologie de cette émergence ; enfin, les premiers monuments littéraires français (ou occitans), quoique bâtis avec la langue naturelle, relèvent de registres langagiers et stylistiques non pas populaires, mais savants, et cela immédiatement³.
- 2 Cette précocité n'est pas une illusion d'optique due à un point de vue éventuellement trop francocentré. Si l'on laisse de côté l'Afrique romano-byzantine submergée par l'assaut de l'islam et la Roumanie dont l'histoire est particulière, l'élaboration de *scriptas* réellement romanes et surtout l'émergence d'une littérature propre aux nouvelles langues est en

retard de plusieurs siècles tant en Espagne qu'en Italie. On admettra, en dépit de sa spécificité langagière, que l'histoire littéraire de l'occitan, dont les premiers monuments sont également précoces, est étroitement liée à celle du français.

- 3 S'engager dans la recherche des raisons de cette originalité soulève trop de questions pour les aborder dans leur ensemble ici. Je ne peux que déblayer un peu le terrain d'abord par un cadrage global et rapide, avant de faire quelques gros plans sur des textes-clefs qui pourraient rendre compte de cette différence chronologique, le tout en m'efforçant de maintenir le point de vue de la sociolinguistique diachronique.

Premières interactions

- 4 Des raisons intrinsèquement langagières à la précocité française ne sauraient être retenues. On a supposé que la transformation, présentée communément de manière un peu dramatique – l'expression traditionnelle étant « dégradation » du latin (dit vulgaire) en roman d'oïl – aurait été plus rapide en terres du Nord qu'en terres du Sud. La langue naturelle ayant alors pris de l'avance, la littérature aurait suivi. Cette perspective ne me paraît plus plausible pour au moins deux raisons. D'abord elle se fonde trop exclusivement sur une chronologie phonétique (elle-même révisable dans un sens relativiste) au détriment de tous les autres traits qui définissent une typologie contrastive objective latin/roman. Or, par bien de ses aspects, la langue d'oïl archaïque présente des traits étonnamment conservateurs par comparaison avec ses consœurs romanes de date et de niveau langagier équivalents. Ensuite, même l'idée qu'il suffirait que la nouvelle langue existe pour qu'elle serve automatiquement à bâtir une littérature est illusoire. Le simple exemple de l'Italie dont les premiers monuments littéraires ne datent que du XIII^e siècle confirmerait cette considération.
- 5 Le chaînage causal doit être recherché plutôt dans les facteurs extra-langagiers, du côté de l'histoire de la culture considérée à travers le prisme des mentalités. Le facteur qui introduit une différence explicative entre la littérature d'oïl et les autres littératures romanes est l'intensité des interactions entre le domaine latinophone et le domaine germanophone. L'ampleur de ce champ se mesure à un triple point de vue : 1) La longueur du contact en continu, III^e-X^e siècle ; 2) Le degré d'intensité croissant de ce contact avec ses étapes, militaires, institutionnelles, sociales ; 3) L'équilibre du contact. Certes le poids langagier et culturel des peuples romanophones et des peuples germanophones était dissymétrique de part et d'autre d'une zone frontière séculaire. Mais au-delà du Rhin, la parole germanique continuait d'offrir une réserve immense et dynamique : l'espace austrasien a longtemps assuré la porosité des influences réciproques.
- 6 Le thème de la réciprocité permet peut-être de considérer de manière plus appropriée l'évolution langagière, culturelle et mentale de ces siècles caractérisés à la fois par les transitions et par les métamorphoses. Ainsi, à partir du III^e siècle, le latin parlé tardif est devenu une langue du « front », ses locuteurs réagissant de manière non pas mécanique, mais dynamique aux nouvelles conditions sociolinguistiques de la période ; cette tendance se renforce au VI^e siècle, lorsque les élites romaines et franques cherchent des compromis. La réaction, volontaire et inconsciente, des locuteurs latinophones s'efforçant de préserver à l'excès leur héritage phonologique latin au contact des nouveaux venus, expliquerait assez bien certains des traits originaux du domaine d'oïl⁴.

On pourrait parler à leur sujet de croisement entre des interférences mentales (identitaires) et langagières (mimétiques) jouant à double-sens⁵. Cette zone d'interférences s'est établie d'autant plus facilement que d'un point de vue structural le LPT1 et le VHA⁶ présentaient bien des points communs⁷, la latinisation prompte des Francs ayant pour corollaire la mutation de l'anthroponymie latine qui se germanisa rapidement⁸. Un des résultats les plus visibles de cette interaction a été du côté latin l'emprunt d'un nombre élevé de mots germaniques à isotopie forte, entendus sur les lèvres de Francs devenus eux-mêmes latinophones⁹. Du côté germanique, entre autres effets, on ne peut que souligner les premières tentatives pour établir une orthographe spécifique des noms propres germaniques par le roi Chilpéric¹⁰. Ce dernier, en composant ses hymnes a tenté, de manière complémentaire, de mouler le vers latin sur le rythme du vers germanique archaïque¹¹.

- 7 Dans ces conditions, la question de l'apparition des premiers textes soit en langue romane soit en langue germanique ne saurait se faire qu'en gardant sans cesse en considération ces caractères pluriséculaires. L'aspect transitionnel (en diachronie) et spéculaire à double sens (en synchronie) se trouve représenté de manière exemplaire par l'entité, elle-même transitoire, mais combien symbolique, que fut l'Austrasie. C'est sur cet espace qu'émergent les premiers textes romans et germaniques, et également là que sont faits les premiers efforts pour promouvoir les langues naturelles au rang de langue littéraire. Ce mouvement ne s'est produit ni sans difficultés ni sans hésitations. Le témoignage d'Eginhard lu dans son intégralité permet de discerner le caractère inachevé de l'entreprise de Charlemagne. C'est en effet à la fin de la *Vita*, lorsque le ton devient un peu crépusculaire, qu'est indiqué d'abord qu'après avoir voulu unifier et clarifier toute la législation désormais impériale, l'empereur ne put que « faire ajouter quelques capitulaires (et encore lacunaires) au corps des lois »¹². Il réussit malgré tout à faire mettre par écrit le « droit coutumier » des peuples sous sa tutelle¹³. Apparaît alors la phrase tant commentée sur la « mise en texte des très vieux chants en germanique »¹⁴. Eginhard n'insiste pas sur cet aspect comme si cette entreprise lui paraissait ou secondaire ou suspecte¹⁵. Il ajoute aussitôt que le souverain ne réussit pas à faire écrire un *Donat germanique*¹⁶. Ces fluctuations se transforment en hostilité franche dans le cas de Louis le Pieux qui refuse de « lire, écouter, et enseigner les chants païens qu'il avait appris dans sa jeunesse »¹⁷. De ces récits, on a souvent tenté de conclure à l'hostilité de l'Église aux langues naturelles : les dialectes tant germaniques que romans auraient été refoulés par les intellectuels chrétiens¹⁸.
- 8 Sans méconnaître diverses ambivalences dans l'attitude des auteurs de la période, un tel point de vue n'est pas plus défendable que l'idée d'une opposition entre « romains » et « barbares » chez Grégoire de Tours. Le partage idéologique s'établit dans son œuvre entre paganisme et christianisme¹⁹. C'est à ce titre que la tradition païenne germanique pouvait être rejetée. Mais les mêmes intellectuels ont su engager un débat constructif sur le réemploi de la littérature latine païenne : Énée pouvait très bien légitimer Dietrich²⁰. La conquête et la christianisation de l'espace germanique oriental au-delà de l'Austrasie²¹ libérait en principe suffisamment les esprits pour rendre acceptable cette osmose du côté germanophone.
- 9 Pour cerner de manière plus rigoureuse les raisons de ces fluctuations, il convient de tenir un compte plus strict du contexte intellectuel, culturel et mental de cette période 750-850. Les intellectuels carolingiens ont voulu repenser leur monde à l'aune de la *norma rectitudinis* (« la règle et l'ordre »). Cette dernière, loin de se borner aux domaines de la

religion et de la morale, a provoqué un bouleversement important dans le champ culturel et langagier, générateur de conflits et de fluctuations qui rendent compte du rythme et des dates de l'évolution et des émergences observées²². Du côté germanique, nous disposons tantôt des textes (en général brefs) sans leur commentaire, tantôt des commentaires sans le texte de référence²³. Parfois nous avons la chance de disposer des deux, et le chercheur est particulièrement heureux de trouver en Otfrid de Wissembourg un témoin d'une qualité exceptionnelle qui offre à un triple degré un matériel de premier choix sur sa théorie et sur sa pratique littéraires en francique : il a en effet écrit une lettre préface en latin d'une intelligence exceptionnelle sur la théorie grammaticale de cette langue ; il a composé ensuite un prologue en francique sur la théorie littéraire de son œuvre ; et enfin nous disposons de l'intégralité du poème (*Le livre des Évangiles*)²⁴.

Promotion latine de la *Theotisca lingua*

- 10 Otfrid entreprend son travail, comme l'explique la préface latine adressée à l'archevêque de Mayence Liutbert²⁵, à la demande de membres de l'élite carolingienne, où figure une femme (Judith) dont nous devinons que son statut social est élevé. Une des justifications de son dessein²⁶ est de ne pas laisser les oreilles des germanophones entièrement soumises « au chant obscène des laïcs »²⁷, au « jeu des voix païennes »²⁸. Il enrichit son argumentation en invoquant le droit que des auteurs païens (Virgile) ou chrétiens (Prudence) avaient autrefois acquis à la promotion littéraire de leur langue naturelle, qui reçoit des désignations précises : « langue natale » (*lingua nativa*) ; « leur langue » (*sua lingua*). La parole germanique est désignée en des termes semblables : « langue du peuple » (*theotisce*) ; « langue personnelle » (*propria lingua*) ; « leur langue » (*sua lingua*). Qu'il s'agisse bien du germanique est confirmé par la variante synonymique « en francique » (*francisce*). L'opposition « langue maternelle »/« langue étrangère » est également tracée avec précision : *propria lingua/aliena lingua*. Le rapport d'équivalence entre elles est bien établi par Otfrid : la langue naturelle des germains est digne d'une promotion spirituelle et littéraire identique à celle dont a bénéficié la langue naturelle des latins.
- 11 Otfrid exprime sa fatigue devant l'ampleur de sa tâche (*iam fessus*) et insiste sur sa difficulté particulière d'un point de vue strictement langagier. « D'un côté, cette langue barbare est en soi hors culture, hors discipline et indomptée par le frein de la grammaire ; de l'autre, sa mise par écrit est difficile dans le cas de nombreuses paroles en raison soit de l'accumulation de lettres, soit de sonorités inconnues »²⁹. Ce passage remarquable mérite quelques commentaires.
- 12 Les mots *barbaries*, *inculta* et *indisciplinabilis* renvoient plutôt à l'absence de tradition littéraire et scolaire. Otfrid connaît évidemment les premières traductions du latin en germanique, dont les débuts remontent à moins d'un siècle. Mais ces essais d'écriture en langue naturelle étaient le résultat d'initiatives isolées ; elles ne bénéficiaient ni de la profondeur du temps (les siècles de tradition littéraire latine), ni de la largeur des institutions (les milliers de monastères carolingiens familiers de l'instruction et de l'écriture religieuses latines). De ce fait, le rédacteur (Otfrid nomme son labeur en répétant le mot normal pour le désigner en son temps, *dictare*) ne peut pas s'appuyer sur une méthode solide et commodément accessible pour opérer le passage du registre oral au registre écrit. C'est le sens précis de l'expression *regulari freno grammaticae artis*, qui renvoie tant au savoir si spécifique qui permet pendant des siècles aux lettrés de négocier

des compromis entre l'oralité latinophone, forcément variable, et l'écriture latine, nécessairement raidie dans sa norme : « Notre langue a une allure inculte puisqu'elle n'a subi à aucun moment aucun polissage par les siens, ni orthographique, ni grammatical »³⁰

- 13 L'expression *litterarum congeriem aut incognitam sonoritatem* relève d'un autre niveau d'analyse parce qu'elle entre dans le détail du rapport graphie/phonie. Effectivement, Otfrid scrute avec minutie et pertinence les particularités phonétiques de son dialecte et les difficultés qu'il rencontre à employer l'alphabet latin pour les représenter : « Ma langue emploie très souvent, sortant des normes de la latinité, K et Z dont les grammairiens déclarent qu'elles font partie des lettres de trop ; d'autre part, parce que de temps en temps les dents émettent un son sifflant, on se sert dans ma langue de Z, et également de K lorsque la gorge émet un son sonore »³¹. Je laisse l'interprétation linguistique détaillée de ce commentaire aux spécialistes du vieil haut allemand.
- 14 La suite de l'exposé n'est pas moins prégnante, tandis que l'auteur passe peu à peu des difficultés de la « mise en texte » de son dialecte à celles, inverses, de sa lecture à haute voix. L'association d'idées qui le pousse ainsi relève de phénomènes de l'oralité bien connus, ceux dits de « phonétique syntactique »³², autrement dit de la perception et de la représentation des frontières de mots, d'autant plus importantes que l'auteur joue fortement sur les effets d'homéotéleutes dans sa traduction : « Nous trouverons (si nous sommes intelligemment attentifs) que ces phénomènes sont fréquents à l'excès aussi dans notre parole quotidienne. L'élégance de notre langue requiert tant des lecteurs qu'ils évitent le lissage des synalèphes et le glissement des chevauchements, que des auteurs, lorsqu'ils dictent, qu'ils respectent les homéotéleutes (c'est-à-dire les terminaisons de mots semblables) »³³. Le vocabulaire d'Otfrid appartient entièrement à la terminologie grammaticale, poétique et rhétorique de l'Antiquité ; il se retrouve sans changement dans nos traités modernes. Son interprétation linguistique – qui n'est pas tout à fait au cœur du présent exposé – requerrait de comprendre ce qu'Otfrid désigne avec ces mots traditionnels dans le cas de son parler naturel³⁴. Il paraît exiger deux efforts complémentaires de la part des locuteurs germanophones appliqués à rechercher un style soigné (littéraire) : protéger (premier objectif) dans la réalisation orale les fins de mots contre l'assimilation par l'attaque du mot suivant (phonétique syntactique), en évitant une diction fluide et coulée³⁵ ; ceci afin de veiller (deuxième objectif) aux effets sonores qu'engendrent ces mêmes fins de mots lorsqu'elles se ressemblent³⁶ (homéotéleutes – effet sonore mis en danger par l'assimilation), ce qui suppose une diction tendue et martelée.
- 15 On voit apparaître, appliqué au germanique, le concept d'« élégance » (*ornatus*) qui relève cette fois de sa promotion non seulement grammaticale, mais aussi littéraire. À ce moment, Otfrid définit les conditions d'une lecture efficace à haute voix de sa traduction, qui se trouve promue également au rang littéraire sous forme de versets. Il précise alors comment écrire cette forme poétique de manière à ce qu'elle soit bien reçue comme telle : « La continuité du texte doit être régulièrement suspendue graphiquement tous les deux ou trois, voire quatre vers, pour que cette forme soit mieux perceptible par le lecteur (ce que marque la lecture) »³⁷. Ces recommandations, loin d'être spécifiques au cas du germanique, inscrivent encore un peu plus l'œuvre dans la tradition grammaticale antique et tardive qui prévoyait de préparer correctement les manuscrits afin que le *lector* puisse les lire à haute voix de manière à en transmettre le sens sans ambiguïté ni erreur aux auditeurs ; c'était l'étape de la *distinctio*.

- 16 Conscient de cette continuité, Otfrid revient sur le problème de la grammaticalité de sa langue maternelle. Il quitte alors les problèmes de la phonétique (la diction) pour aborder les questions de morphologie et de syntaxe. Il le fait en des termes qui inversent les positions longtemps tenues par les rédacteurs avant la réforme carolingienne. Ses observations prennent d'abord l'allure d'une reprise des déclarations de Grégoire de Tours sur sa prétendue incompétence grammaticale : « La spécificité de la langue ne me permettait de conserver ni les nombres, ni les genres. J'ai fréquemment rendu un masculin du latin par un féminin et j'ai interverti tous les autres genres de la même façon [...] et c'est ainsi que j'ai été contraint trop souvent à tomber dans les barbarismes et les solécismes »³⁸.
- 17 La gêne de l'auteur est si grande qu'il renonce à présenter des exemples des difficultés rencontrées au moyen de citations en germanique, pour éviter « les ricanements que déclencherait chez les érudits les mots sauvages d'une langue inculte confrontés à la forme lisse de la latinité »³⁹. Dès lors, Otfrid manifeste quelque dépit en établissant le constat amer que son monde germanophone « n'a pas de tradition historique écrite et qu'il n'a pas le souci de rehausser la geste ou la vie des ancêtres dans l'amour de la dignité littéraire », à la différence des autres nations (latine et grecque, évidemment)⁴⁰. Ses regrets s'avivent en déplorant que, lorsque les peuples germaniques ont une tradition historique, celle-ci soit en latin (ou en grec). Cela le conduit à regretter profondément que « des individus si grands, attentifs à la sagesse, à l'expérience exceptionnelle, à l'esprit mobile, au savoir éminent, à la religiosité reconnue, traduisent tout ce savoir dans la gloire d'une langue qui n'est pas la leur et soient démunis de l'accès à l'écriture dans leur propre langue »⁴¹. On peut se demander qui visent ces lignes. S'agit-il d'un clan d'évêques conservateurs, arc-boutés sur la tradition érudite carolingienne ? En tous cas, la matrice mentale qui émerge de ce document porte les signes d'un renversement éthique.
- 18 L'auteur en effet reconnaît la supériorité du latin littéraire sur les parlars naturels germaniques. Il ne nie pas l'état d'agrammaticalité dans lequel gisent ceux-ci. Au VIII^e siècle mérovingien, il aurait tiré profit de cette défaillance langagière. En effet, son vocabulaire pour désigner ces défauts appartient au registre traditionnel des *topoi* qui introduisent les *Vitae sanctorum* (le terme *agrestis lingua* étant particulièrement significatif, puisqu'il est l'équivalent de *rusticus sermo*)⁴². Or, on connaît la volte-face qui a conduit les intellectuels carolingiens à rejeter l'emploi écrit et oral de cette forme de latin parlé tardif en pleine mutation romane pour instaurer une latinophonie inouïe depuis trois siècles⁴³. Le résultat a été dans un premier temps d'expulser des « zones autorisées » d'écriture, et à fortiori de littérature, la langue naturelle de l'espace anciennement latinophone : en même temps que le latin mérovingien se trouvait ainsi dé-gradé, la langue des romanophones a subi une dé-construction. Les beautés de la grammaire et de la rhétorique ont été réservées à une latinophonie artificielle. Certes, en compensation, une place a été faite oralement à la romanophonie, lorsque les exigences de la communication verticale ont fini par imposer ce remords langagier. Mais précisément, ce remords laissait la langue naturelle dans sa sauvagerie et donc dans sa déconsidération⁴⁴.
- 19 Le texte d'Otfrid rejoint dans un premier temps cette évolution. Mais il la dépasse nettement, parce que tout en reconnaissant l'état de sauvagerie de la parole spontanée, il déplore que les intellectuels carolingiens germanophones n'aient pas fait l'effort de la promouvoir au rang de langue grammaticalisable, autrement dit civilisée. Le handicap que dresse l'absence d'héritage littéraire et grammatical pour la construction de ce nouveau langage écrit présente au moins un avantage : contrairement à ce qui venait

d'advenir à l'Ouest, l'oralité germanique naturelle ne peut pas être considérée comme une forme déformée d'une oralité savante. Les dialectes protoromans du VIII^e siècle passaient aux yeux des lettrés réformateurs pour du mauvais latin (du « latin d'illettré », *romanam linguam rusticam*⁴⁵); les dialectes germaniques de la même période ne peuvent pâtir d'une comparaison semblable : ils n'ont aucun miroir qui les transforme en repoussoir (sauf évidemment l'autre côté du miroir qu'est le latin). Cette dissymétrie ouvre la voie à un changement de mentalité langagière.

Promotion germanique de la « langue du peuple »

- 20 Cette évolution est patente dans la traduction elle-même, parce qu'Otfrid a repris dans les premiers versets en francique les sujets qu'il avait traités dans sa missive dédicatoire, mais cette fois sur un ton plus parénétiq. On a donc ainsi une deuxième « défense et illustration » du germanique⁴⁶. La perspective évangélique de la simplicité demeure présente, mais cette fois sous une forme moins stylistique que morale : l'humilité étant aussi bien accomplie par le cœur, la langue se trouve libre de chercher à s'élever. Le tour est venu cette fois pour la langue « sauvage » de gravir des degrés dans l'échelle des valeurs stylistiques⁴⁷. La première de ces promotions est manifeste dans la traduction en francique des concepts clefs de la poésie et de la rhétorique latines : *duam* rend *fama* (« renommée »); *wisduam, sapientia* (« savoir »); *cleini, subtilitas* (« raffinement »); *funtan, inventio* (« invention »); *girustit, ornatus* (« parure »). L'auteur s'emploie à forger un vocabulaire savant dans sa langue maternelle en imitant la langue savante de référence, exactement comme neuf siècles plus tôt Cicéron s'efforçait de bâtir en latin une terminologie rhétorique (et philosophique) à partir des maîtres grecs⁴⁸.
- 21 Le but est semblable : affirmer la capacité d'une langue « sauvage » à s'exprimer dans tous les champs de la connaissance et à tous les niveaux du style, à égalité avec le modèle hérité. C'est exactement le but d'Otfrid : « On n'a pas chanté de cette manière, on n'a pas obéi à la règle : // Malgré cela <le francique> possède de la rectitude (légitimité) grâce à l'humilité de sa beauté »⁴⁹. Ici, je dois introduire une discussion avec le commentaire si intéressant qui en a été donné⁵⁰. On a en effet trouvé que ce passage, lu à la lettre, présentait une contradiction insoluble entre l'incapacité du francique à suivre les règles de la grammaire et sa valeur intrinsèque de parole christianisée⁵¹. S'appuyant sur cette aporie apparente, on a – logiquement – voulu faire glisser l'interprétation du niveau littéral au niveau moral, voire allégorique. Il est évident que le binôme patristique « simplicité-vérité » sous-tend toute la pensée d'Otfrid.
- 22 Mais je crois qu'il n'y a pas lieu de quitter trop vite le terrain de l'interprétation littérale. D'abord, le vocabulaire lui-même demeure pétri de références rhétoriques et grammaticales, à commencer par le calque *regulu* qui ne peut renvoyer qu'à l'*ars Donati*⁵², la *regula grammaticorum*. On sait combien le conflit entre la règle du grammairien et la parole divine (ici sans doute rappelée par le terme *rihti, rectitudo*) a marqué la pensée des exégètes altimédiévaux⁵³. Mais cette divergence n'a nullement empêché le développement d'une poésie chrétienne de haut niveau, dont précisément Otfrid désigne les noms dans sa lettre à Liutbert. Cela tient à ce que les intellectuels chrétiens de l'Antiquité tardive ont résolu de diverses manières ce dilemme, depuis la création d'une poésie formellement antique (Prudence) jusqu'à l'élaboration d'une prose en versets rythmés (Jérôme) en passant par des compromis métrico-rythmiques (Ambroise)⁵⁴. Cette élaboration langagière par le haut n'a nullement empêché le développement d'un niveau

de langue par le bas, fondé sur un toilettage plus simple du latin parlé, le *sermo humilis*⁵⁵. C'est exactement dans cette échelle de niveaux qu'Otfrid voudrait insérer le francique, l'expression *in sconeru slihti* rappelant de son côté, surtout aussitôt après la référence à *regulu*, le *sermo humilis, piscatorius, rusticus* de la rhétorique chrétienne. Contrairement à la lecture proposée par le commentateur, Otfrid ne déclare pas inconciliable la « sauvagerie » de sa langue maternelle et la poésie lettrée. Pour lui, la construction d'une langue littéraire francique couvrant toute la gamme à la manière de la tradition latine est non pas inconcevable, mais inévitable⁵⁶ : la tâche, ardue, incombe aux intellectuels comme lui.

- 23 Le débat ouvert au VIII^e siècle autour du « latin des illettrés » a donc eu son équivalent autour de « la langue du peuple »⁵⁷. Mais alors qu'au siècle suivant la langue naturelle du côté roman demeurait déclassée, renvoyée au miroir peu flatteur du latin mérovingien⁵⁸, la possibilité d'une affirmation de la langue naturelle du côté germanique, non seulement au niveau élémentaire de la *scripta*, mais aussi au niveau supérieur de la *grammatica* et de la littérature, se dessine. Ainsi l'aristocratie austrasienne a contribué à un changement profond des mentalités, la porosité des milieux germanophones et romanophones ayant en somme favorisé une sorte de promotion culturelle de l'Ancien français archaïque⁵⁹. Mais, dans ces conditions, le niveau d'émergence des deux littératures ne pouvait se faire qu'en répondant au double (et contradictoire) désir de ces élites de faire entrer la langue du peuple dans la pérennité de l'écrit (si prestigieux en soi) et de se distinguer de cette dernière en promouvant des formes complexes pliées à des règles qui les hissent à la hauteur du *sermo altus* cher aux catégories de la tradition latine.

Roman et germanique en *sermo altus*

- 24 Dans ces conditions, le statut sociolinguistique du fameux *Sermon sur Jonas* diffère profondément de celui des *Serments de Strasbourg*, de la *Cantilène de sainte Eulalie* ou du *Poème de saint Léger*⁶⁰. Le premier relève d'une mise en texte brouillonne de « la langue du peuple » dans le cadre de l'adaptation aux exigences de la communication verticale collective⁶¹. On a au contraire observé depuis longtemps le caractère extrêmement solennel de la langue des *Serments*, qu'il me paraît toujours un peu étonnant de classer parmi les monuments en « langue vulgaire »⁶². La situation est proche pour la *Cantilène* : le niveau de langue et de style en étant élevé en fait une forme de *romanitas maior*, dont la possibilité d'être reçue pourrait avoir été plus réduite que dans le cas d'œuvres écrites en *latinitas minor*⁶³. Elle me paraît extrême dans le cas du *Saint Léger*, dont la compacité syntaxique fait un modèle de langue à prétention littéraire élevée.
- 25 La convergence langagière entre germanophones et romanophones ressortit clairement de la comparaison entre le langage des formulaires juridiques latins, des formules romanes et des formules germaniques. Le travail a été fait pour la dyade latin/roman⁶⁴ ; mais on a moins prêté attention à celle latin/germanique. Or, le phrasé des trois langues est largement superposable ; je me limite au parallèle *romantica lingua/theotisca lingua* ; les propositions sont rubriquées, A/A' ; à l'intérieur de celles-ci, les blocs de morphèmes sont numérotés dans leur ordre d'apparition linéaire (ce n'est pas un arbre de type générativiste⁶⁵) ; le germanique est pris comme référence⁶⁶.

A [... 1 > soso / 2 > man / 3 > mit rehtu / 4 > sinan bruodher / 5 > scal]

A' [... 1 > si cum / 2 > om / 3 > per dreit / 4 > son fradra / 5 > salvar / 6 > dift]

- B [1 > in thiuhazz / 2 > er / 3 > mig / 4 > so sama / 5 > duo]
 B' [1 > in o quid / 3 > il / 4 > mi / 4 > altres / 5 > fazet]
 C [1 > indi / 2 > mit Ludheren / 3 > in notheiniu thing / 4 > ne / 5 > gegango]
 C' [1 > et / 2 > ab Ludher / 3 > nul plaid / 4 > nunquam / 5 > prindrai]
 D [1 > the / 2 > minan willon / 3 > imo / 4 > ce scadhen / 5 > werden]
 D' [1 > qui / 2 > meon vol / 3 > cist meon fradre Karle / 4 > in damno / 5 > sit]

- 26 L'identité des tournures, remarquable, n'est incomplète que dans deux cas : lorsque l'idiomatisme roman (« plaid [...] prindrai ») doit être rendu par un idiomatisme germanique distinct (« in notheinu thing ne gegango ») ; lorsque pour des raisons extralinguistiques (pragmatiques ?, politiques ?), la désignation précise du texte roman (« cist meon fradre Karle ») est rendue par un simple pronom (« im »).
- 27 Ces documents présentent le caractère contradictoire de « mettre en texte » une langue qui est certes la « langue du peuple », mais hissée à un niveau de langage qui en fait évidemment dans les deux cas un exemple de *Hochsprache*, de *sermo altus*. Cette mise en scène stylistique consiste manifestement à décaler le phrasé du latin juridique des serments, dont d'autres exemples remplissent les traités qui émaillent les guerres carolingiennes⁶⁷. On n'en conclura pas à une différence radicale entre la langue naturelle et cette langue officielle. Il serait plus judicieux d'admettre que ce niveau élevé de style est atteint en profitant de la grande plasticité de leur diasystème. Le protoroman laisse venir à sa surface la part archaïque (mais vivante) de sa mémoire linguistique, qui rejoint forcément les couches latinophones du passé, à un stade où ce phrasé était moins marqué dans les énoncés ordinaires⁶⁸ ; le vieil haut allemand offrait structurellement ces possibilités, mais l'absence d'une tradition suffisamment documentée d'énoncés complexes limite nos capacités de mesure.
- 28 Lorsque apparaissent à la fin du IX^e siècle, sur le même manuscrit et en un même lieu, une des plus anciennes *cantilena* en langue germanique et notre première *cantilena* en langue d'oïl, elles présentent comme en un précipité les traits distinctifs de cette longue interaction entre le côté latin et le côté germanique. C'est en effet la poussée du germanique vers la *literacy*⁶⁹, en voie d'accomplissement, qui a permis au très ancien français d'accomplir la même ascension mentale. Il n'y avait pas de raison réelle pour les intellectuels de promouvoir au niveau littéraire la *scripta* de la langue romane. Le latin pouvait largement satisfaire à toutes les exigences de ce groupe, comme l'a largement démontré le succès de la poésie latine de cette époque, qu'elle soit métrique ou rythmique⁷⁰. En revanche, depuis un siècle, les intellectuels germanophones avaient préparé l'ascension de la « langue du peuple » au rang de langue digne d'être soumise aux règles du christianisme, de la grammaire et de la rhétorique⁷¹.
- 29 Le verset mis au point par Otfred pour, à l'imitation de Jérôme, traduire les Évangiles est repris comme modèle poétique par l'auteur anonyme du *Ludwigslied*, qui compose un éloge pieux et fervent du souverain pour le fond et savamment disposé pour la forme (Dieu appelle Louis III au secours des chrétiens victimes d'un raid Viking dans la région d'Abbeville)⁷² :
- « Hluduig, kuning min, Hilph minan liutin ! [...] »
 Tho nam er godes urlub, Hluob her gonfanon uf,
 Reit er thara in Vrankon Ingagan Northmannon.
 Gode thancodun. The sin beidodun,
 Quadhun al'fro min : « So lango beidon uuir thin ».
 « Louis, mon roi, aide mon peuple ! [...] »
 Alors, il prit congé de Dieu, il éleva le gonfanon,
 Il chevaucha de là jusque chez les Francs à la rencontre des Normands.

Ils remercièrent Dieu. Ceux qui l'attendaient,
Ils lui déclarèrent tous : « Mon souverain, il y a si longtemps que nous
t'attendions ».

- 30 La traduction trahit d'autant plus la qualité poétique du texte qu'elle aplatit complètement ses effets sonores : ces vers de longueur limitée (de dix à douze syllabes) comptent des accents toniques forts (c'est un des traits essentiels de la phonologie du VHA) et rapprochés (de quatre à six par vers, soit entre un tiers et la moitié des syllabes) qui donnent au poème un rythme très marqué, la cadence et la cohérence des vers étant accrues tant par des rimes intérieures entre les hémistiches que par de nombreuses allitérations (elles-mêmes placées avec soin). Je n'insiste pas sur ces aspects qui relèvent de la philologie germanique proprement dite (théorie du *Tonbeugung*). Une sorte de synthèse s'est donc mise en place entre la tradition purement orale (païenne) germanique, la tradition écrite chrétienne, la médiation hiéronymienne (la traduction en versets) et la normalisation carolingienne.
- 31 La *Cantilène de sainte Eulalie* est justiciable de la même analyse. Déclarer comme on le lit çà et là qu'elle est destinée « à la prière du peuple »⁷³ laisse dans un flou – qu'il convient de dissiper – sa situation sociolinguistique. Elle a certes pu être écoutée et éventuellement comprise par les illettrés romanophones (sa capacité d'être reçue méritant toutefois une analyse)⁷⁴. Mais son fond relève du modèle carolingien hiératique, qui a rompu avec le côté familier et réaliste des récits mérovingiens⁷⁵. Et sa qualité formelle la fait accéder d'emblée à la lignée de la poésie rythmique latine créée dans le sillage ambrosien⁷⁶. Sa versification et sa langue ayant fait l'objet de bien des travaux⁷⁷, je ne m'y attarderai pas pour insister sur l'essentiel : que certes la langue naturelle romane est consacrée par sa « mise en texte », mais pour être aussitôt élevée au niveau d'un langage littéraire soigné à l'usage des élites romanophones⁷⁸.
- 32 La réponse au questionnement initial est donc apportée par une étude certes insuffisante, mais éclairante, des interactions continues sur sept siècles entre les latinophones (puis les romanophones) et les germanophones sur cette vaste zone interactive qui couvre l'arc Nord-Est de l'Empire en Occident. La promotion rapide et surprenante du protoroman de France au statut de langue littéraire s'est accomplie par un effet de miroir au cœur des élites carolingiennes. Ces dernières ont été soumises à un brassage continu et intense sur l'espace austrasien⁷⁹, facteur qui a sans doute favorisé non seulement les échanges, mais aussi les rivalités, aussi bien mentales que matérielles. L'effort des élites dans la partie germanophone de cet espace pour faire accéder leur parole naturelle au rang de langue civilisée (grammaticalisable) a créé une dynamique dont les effets se sont fait sentir dans les élites de la partie romanophone. La réforme alcuinienne avait, au tournant du VIII^e siècle, rejeté leur parole naturelle aux marges de la civilisation (la *romana lingua rustica* était par définition agrammaticale). Restaurée et promue par les intellectuels, qui n'avaient aucune raison de ne pas en perpétuer l'usage commode et glorieux, la langue latine ne pouvait plus constituer une forme à la fois prestigieuse et naturelle (un acrolecte) pour les élites romanophones. Or ces dernières (dont une partie était également germanophone) ne pouvaient que constater la construction d'une langue littéraire prestigieuse du côté germanique grâce aux efforts de savants comme Otfrid. C'est là que la dynamique austrasienne a joué en faveur de la parole romane archaïque : tandis que les prémices d'une féodalisation de ces élites renforçait leur désir d'identité, elles ont requis et obtenu que les intellectuels mettent leur savoir pluriséculaire de grammairiens latinistes au service de la construction d'une langue littéraire. La mise au

point d'une *scripta* faisait rentrer la parole naturelle dans l'ordre grammatical, tandis que sa formalisation littéraire la détachait de la romanophonie ordinaire.

Abréviations – Terminologie

- 33 **LPC** : Latin Parlé d'époque Classique [50-200/+200].
LPT : Latin Parlé Tardif [III^e-VII^e siècle].
LPT1 : LPT de phase 1 [III^e-V^e siècle] (LPT « impérial »).
LPT2 : LPT de phase 2 [VI^e-VII^e siècle] (LPT « mérovingien » en Gaule ; « wisigothique » en Espagne ; « lombard » en Italie).
PR : Protoroman (VIII^e siècle) désigne l'ensemble des langues romanes émergentes.
PF : Protofrançais (VIII^e siècle).
AFC : Ancien Français Classique (IX^e-XIII^e siècle).
AFT : Ancien Français Tardif (XIV^e-XV^e siècle).
VHA : Vieil Haut Allemand (VII^e-XI^e siècle).
-

NOTES

1. Pour un état récent de cette discipline, cf. M. Banniard, « Délimitation temporelle entre le latin et les langues romanes », dans *Handbuch der Romanischen Sprachgeschichte*, Berlin-New-York, D. M. Glessgen dir., sous presse, et « The Transition from Latin to the Romance Languages », dans *The Cambridge History of the Romance Languages*, N. Vincent éd., à paraître. On trouvera *in fine* un bref tableau condensant la chronologie et la terminologie issues de ces travaux.
2. C'est l'objet de l'article de R. Wright dans ce même numéro.
3. Sur toutes ces questions vient de paraître, synthèse d'un demi-siècle de recherches, le maître livre de A. S. Avalle, *La doppia verità. Fenomenologia ecdotica e lingua litteraria del medio evo romanzo*, 2002, Florence.
4. Cette question, qui relève du fameux débat autour de la « bi-partition » du domaine gallo-roman, a été traitée de ce point de vue dans M. Banniard, « Structures accentuelles en latinophonie du Sud (III^e-VII^e siècle). Remarques sur les origines du partage entre langue d'oc et langue d'oïl », dans *Terres et hommes du Sud, Actes du 126^e congrès des sociétés historiques et scientifiques (Toulouse, 2001)*, Paris, sous presse.
5. Sur la dynamique et l'histoire de cette zone de contact langagière, cf. W. Haubrichs, « Sprache und Sprachzeugnisse der merowingischen Franken », dans *Die Franken, Wegbereiter Europas*, Mayence, 1997, p. 559-73.
6. Voir en fin d'article la liste des abréviations employées.
7. Sur cet aspect, voir M. Banniard, « Germanophonie, latinophonie et accès à la Schriftlichkeit (V^e-VIII^e siècles) », dans *Akkulturation. Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese im Spätantike und frühem Mittelalter*, D. HÄGERMANN, W. HAUBRICHS et J. JARNUT éd., à paraître.
8. Cela ressort des travaux récents comme ceux de W. Haubrichs, « Von der Kunst der Identifizierung. Personennamensforschung. Prosopographie und philologische Quellenkritik », dans *Mélanges Ernst Eichler*, W.P. SCHMID éd., Leipzig, 2000, p. 31-56 ; I.D., « Aspekte des philologischen Nachweise der Gruppenspezifität von Personennamen. Methodische

Beobachtungen an einem Inschriftencorpus aus dem Poitou », dans *Person und Name, Methodische Probleme bei der Erstellung eines Personennamenbuches des Frühmittelalters*, D. GEUENICH, W. H. AUBRICHS et J. JARNUT éd., Berlin-New-York, 2002, p. 264-79 ; J. JARNUT, « Avant l'an Mil », dans *L'anthroponymie. Document de l'histoire sociale des mondes méditerranéens médiévaux*, M. Bourin et alii éd., Rome, 1996, p. 7-18 ; Id., « Selbstverständnis von Personen und Personengruppen im Lichte frühmittelalterlicher Personennamen », dans *Personennamen und Identität*, R. Härte éd., Graz, 1997, p. 47-65 ; M. Pitz, « Le superstrat francique dans le Nord-Est de la Gaule. Vers une nouvelle approche philologique et toponymique », *Nouvelle Revue d'Onomastique*, 35-36, 2000, p. 69-85 ; Id., « In pago Albense/Albechowa : Onomastische Reflexe frühmittelalterlicher Mischiedlung von Franken und Romanen im heute romanophonen Lothringen », dans *Ortsnamen und Siedlungsgeschichte*, P. Ernst et alii éd., Heidelberg, 2002, p. 95-106.

9. Cf. M. Pfister, « La répartition géographique des éléments franciques en gallo-roman », *Revue de Linguistique Romane*, 37, 1973, p. 126-49 ; et, Id., « Forschungsbericht zum germanischen Superstrateinfluss im Galloromanischen aus Anlass der Publikation von L. Guinet, *Les emprunts gallo-romans au germanique (du 1^{er} à la fin du 5^e siècle)* », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 103, 1987, p. 88-98.

10. On se reportera à l'étude décisive de W. SANDERS, « Die Buchstaben des Königs Chilperich », *Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur*, 101, 1972 p. 55-84.

11. Cf. M. Banniard, « Problèmes de réception : frontière de vers et changement langagier », dans *Poetry in Early medieval Europe*, E. D'Angelo et F. Stella éd., Florence, 2003, p. 243-266.

12. « [...] sed de his nihil aliud ab eo factum est, nisi quod pauca capitula, et ea imperfecta, legibus addidit » (*Vita Karoli Magni*, c. 29, E. Scherabon Firchow éd., Stuttgart, 1995 (1^{re} éd. 1968), qui reprend le texte d'O. Holder-Egger paru dans les MGH (Hannover-Lepzig, 1911) et le pourvoit d'une traduction allemande et d'annotations).

13. « [...] Omnium tamen nationum, quae sub eius dominatu erant, iura quae scripta non erant, describere ac litteris mandare fecit » (*ibid.*). Sur la question du stade coutumier avant l'écriture, cf. M. Richer, *The oral Tradition in the Early Middle Ages*, Typologie des sources, t. 71, Turnhout, 1994. Sur l'œuvre législative de Charlemagne, cf. M. Becher, *Karl der Grosse*, Munich, 1999, chap. 6.

14. « Item barbara et antiquissima carmina, quibus ueterum regum actus et bella canebantur, scripsit memoriaeque mandauit » (*ibid.*).

15. Le commentaire et l'interprétation les plus convaincants de ce passage ont été donnés par W. Haubrichs, « *Veterum regum actus et bella*. Zur sog. Heldenliedersammlung Karls des Grossen », dans *Aspekte der Germanistik. Festschrift für Hans-Friedrich Rosenfeld*, W. TAUBER éd., Göppingen, 1989, p. 17-46.

16. *Inchoauit et grammaticam patrii sermonis (ibid.)*. J'emprunte l'expression au domaine occitan : cf. J. H. Marshall, *The Donat proensals of Uc Faidit*, Londres, 1969. Sur les relations affectives entre un intellectuel et sa langue maternelle marginalisée, on verra la belle étude de G. Hasenohr, « Un Donat de dévotion en langue d'oc au XIII^e siècle : le *Liber diuini amoris* », dans *Église et culture en France méridionale, Cahiers de Fanjeaux*, 35, 2000, p. 219-243.

17. « Poetica carmina gentilia quae in iuuentute didicerat, respuit, nec legere, nec audire, nec docere uoluit » (*Thegani Vita Hludowici*, c. 19 ; le texte est celui des MGH, SS, t. 2).

18. Ce passage de la *Vie de Louis* a été invoqué pour soutenir cette thèse (qui est développée dans tout l'ouvrage) par M. Richter, *The Formation of the Medieval West. Studies in the Oral Culture of the Barbarians*, Dublin, 1994, p. 136-137.

19. Cela a été solidement établi par M. Heinzmann, *Gregor von Tours (538-594). Zehn Bücher Geschichte. Historiographie und Gesellschaftskonzept im 6. Jahrhundert*, Darmstadt, 1994.

20. Les poètes carolingiens ont reconnu les poètes païens (tout spécialement Virgile), les ont copiés et les ont abondamment imités (cf. P. Godman, *Poetry of the Carolingian Renaissance*, Oklahoma, 1985). L'épopée nationale des Romains construite autour du personnage emblématique d'Énée, une fois réinterprétée et christianisée, offrait une sorte de laisser-passer

culturel aux chants germaniques transmis jusqu'alors de manière purement orale pour exalter des figures légendaires comme celle de Théodoric. La voie avait été ouverte et tracée en particulier par Bède le Vénérable qui s'était engagé tant dans la théorie que dans la pratique de la prédication en langue naturelle (le vieil-anglais étant désigné comme la *linguam Anglorum*). Si ses traductions des grandes prières chrétiennes se sont perdues, des manuscrits (tardifs) nous ont transmis un fragment du *planctus* qu'il a composé dans son dialecte à la fin de sa vie. Bien qu'il appartienne au monde germanophone, son éventuelle influence sur l'infléchissement de la pensée des intellectuels carolingiens comme Otfrid demeure difficile à évaluer.

21. Sur cette expansion religieuse, culturelle, mais aussi mentale, cf. A. Angenengt, « Die Christianisierung Nordwesteuropas », dans *799. Karl der Grosse und Papst Leo III. in Paderborn*, C. S. TIEGMANN et M. WEMHOFF éd., t. 2, *Kunst und Kultur der Karolingerzeit*, Mayence, 1999, p. 420-33.

22. Cf. J. FLECKENSTEIN, *Die Bildungsreform Karls des Grossen, als Verwirklichung der norma rectitudinis*, Bigge, 1953 ; et J. J. CONTRENI, « The Carolingian renaissance : education and literary culture », dans *The new Cambridge medieval history*, R. MC KITTERICK dir., t. 2, 700-900, Cambridge, 1995, p. 709-57. Une partie du contexte langagier de cette réforme a été analysée dans M. Banniard, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident Latin*, Paris, 1992, chap. 6 et 7.

23. Nous disposons pour ce type d'approche de l'ouvrage fondamental de W. Haug, *Vernacular literary theory in the Middle Ages. The German tradition, 800-1300, in its European context*, Cambridge, 1997 (1^{re} éd. allemande parue en 1985).

24. *Otfrid von Weissenburg, Evangelienbuch*, O. Erdmann et L. Wolff éd. (6^e éd.), Tübingen, 1973.

25. « [...] praecelso Liutberto Mogontiacensis urbis archiepiscopo Otfridus [...] monachus presbyterque [...] ».

26. Tout en introduisant le document dans son contexte, W. Haug passe rapidement sur le commentaire latin (*Vernacular literary theory, op. cit.*, p. 32-33).

27. « [...] ne [...] laicorum cantus inquietaret obscenus [...] ».

28. « [...] ludum saecularium uocum [...] ».

29. « Huius enim linguae barbaries ut est inculta et indisciplinabilis atque insueta capi freno grammaticae artis, sic etiam in multis dictis scriptio est propter litterarum congeriem aut incognitam sonoritatem difficilis ».

30. « Lingua enim haec uelut agrestis habetur, dum a propriis nec scriptura nec arte antiqua est ullis temporibus expolita ».

31. « [...] k et z sepius haec lingua extra usum latinatis utitur, quae grammatici inter litteras dicunt esse superfluas. Ob stridorem autem dentium, ut puto, in hac lingua Z utuntur, K autem ob faucium sonoritatem ».

32. En phonétique et en phonologie, on désigne sous ces termes les phénomènes d'accommodation articulatoire à la frontière des mots : assimilations entre un phonème de fin de mot (position implusive) et un phonème de début de mot (position explosive).

33. « Quod in communi quoque nostra locutione, si sollerter intendimus, nos agere nimum inuenimus. Quaerit enim linguae huius ornatus et a legentibus sinaliphem lenem et conlisionem lubricam praecauere et a dictantibus omeoteleuton (id est consimilem uerborum terminationem) obseruare ».

34. On trouve une description ancienne, mais détaillée et utilisable commodément, de la phonétique du dialecte francique d'Otfrid dans le traité d'A. Jolivet et F. Mossé, *Manuel de l'allemand du Moyen Âge des origines au XIV^e siècle*, Paris, 1959.

35. Cette diction « fluide et coulée » désigne à mon avis un trait de la parole romanophone : sous l'effet de l'accent tonique sur-renforcé, hérité du LPT2, les transitions d'un mot à l'autre en zones atones devaient produire cet effet sur l'oreille de l'érudit austrasien. Sur ce problème de l'intonation en diachronie longue, cf. M. Banniard, « Le problème de l'accent en français :

remarques sur son origine et sur son évolution », dans *Miscellanea Mediaevalia. Mélanges offerts à Ph. Ménard*, J.-Cl. Faucon, A. Labbé et D. Quéruef éd., Paris, 1998, p. 65-73.

36. La poésie germanique des origines fait en effet très fortement appel aux jeux sonores à l'intérieur des vers (allitérations, etc.). Une présentation détaillée de ces effets, communs au très vieil anglais et au VHA a été tracée par A. Crépin dans *Beowulf. Édition diplomatique et texte critique, traduction française, commentaires et vocabulaire*, 2 vol., Göppingen, 1991, p. 383-94 (Métrique).

37. « Sensus enim hic interdum ultra duo uel tres uersus uel etiam quattuor in lectione debet esse suspensus, ut legentibus (quod lectio signat) apertior fiat ».

38. « Huius enim lingua proprietates nec numerum nec genera me conseruare sinebat. Interdum enim masculinum latinae linguae in hac feminino protuli et cetera genera necessarie simili modo permiscui [...] et tali modo in barbarismum et soloecismum sepius coactus incidi ».

39. « Dum agrestis linguae inculta uerba inseruntur latinitatis planitie, cachinnum legentibus praebent ».

40. « Quippe qui nec historias suorum antecessorum, ut multae gentes ceterae, commendant memoriae, nec eorum gesta uel uitam ornant dignitatis amore ».

41. « Res mira tam magnos uiros, prudentia deditos, cautela praecipuos, agilitate suffultos, sapientia latos, sanctitate paeclaros, cuncta haec in alienae linguae gloriam transferre et usum scripturae in propria lingua non habere ».

42. Sur tout cet aspect, cf. M. Banniard, *Viva voce, op. cit.*, chap. 5, notamment p. 275 sq.

43. Le détail de cette révolution a été décrit dans M. Banniard, *Viva voce, op. cit.*, chap. 8, et dans R. Wright, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool, 1982.

44. Ces aspects sociolinguistiques ont été abordés dans de nombreuses publications. On trouvera une orientation dans M. Banniard, « Diasystèmes et diachronies langagières du latin parlé tardif au protofrançais. iii^e-viii^e siècle », dans *La transizione dal latino alle lingue romanze*, J. Herman éd., Tübingen, 1998, p. 131-153 ; et R. Wright, « Translation between Latin and Romance in the Early Middle Ages », dans *Translation. Theory and Practice in the Middle Ages*, J. BEER éd., Kalamazoo, 1997, p. 7-31.

45. On trouvera le commentaire justificatif détaillé de cette interprétation (elle porte évidemment sur le fameux canon 17 du concile réformateur tenu à Tours en 813) dans M. Banniard, *Viva voce, op. cit.*, p. 410 sq.

46. Je suis principalement le commentaire détaillé proposé avec de longues citations accompagnées de leur traduction par W. Haug, *Vernacular literary theory*, chap. 2, p. 32 sq.

47. Ce saut qualitatif de l'échelle des valeurs morales aux degrés de la qualité langagière s'est produit un siècle plus tôt pour la dyade : latin correct (pour les intellectuels carolingiens, le latin patristique) / latin incorrect (pour les linguistes, le protofrançais). De nombreuses prescriptions associent alors les *boni mores* à la *lingua polita* ; cf., outre J. Fleckenstein, *Die Bildungsreform, op. cit.*, M. Banniard, *Viva voce, op. cit.*, p. 333 sq. et p. 393 sq.

48. Cf., entre autres, M. Ruch, *Cicéron traducteur de Platon*, Paris, 1957.

49. « Nist si so gisungan, mit regulu bithuungan : // si habet thoh thia rihti in sconeru slihti » (*Evangelienbuch*, 1, v. 35-36).

50. Cf. W. HAUG, *Vernacular literary theory, op. cit.*, p. 37 sq.

51. W. Haug suit en effet le commentaire de G. Vollmann-Profe, *Kommentar zu Otfrids Evangelienbuch*, t. 1, Bonn, 1976. Il me paraît que ces interprétations ne tiennent pas suffisamment compte du changement de mentalité (association langue-morale) qu'a introduit du côté latin la *reformatio in melius* carolingienne. La grammaire a été, pour un temps au moins, introduite dans la morale.

52. Sur sa présence dans le monde carolingien, cf. L. Holtz, *Donat et la tradition de l'enseignement de l'art grammatical. Étude sur l'Ars Donati et sa diffusion (IV^e-IX^e siècle)*, Paris, 1981 ; et V. Law, « The study of grammar », dans *Carolingian culture, Emulation and Innovation*, R. Mc Kitterick éd., Cambridge, 1994, p. 88-110.

53. C'est le sujet du très beau commentaire de la formule « Stupet omnis regula » conduit par H. de Lubac, *L'exégèse médiévale. Les quatre sens de l'écriture*, Paris, 1959-1961, t. 1, p. 61 sq. Il s'agit bien sûr de la stupéfaction des grammairiens, professionnels de la parole savante (*regula*), devant la richesse de la parole christique pourtant émise en langage dépouillé (*genus submissum*).
54. Sur cette fusion progressive, cf. J. Fontaine, *Naissance de la poésie dans l'Occident chrétien. Esquisse d'une histoire de la poésie latine chrétienne du III^e au VI^e siècle*, Paris, 1981.
55. Cf. E. AUERBACH, « *Sermo humilis* », dans *Literatursprache und Publikum in der lateinischen Spätantike und im Mittelalter*, Berne, 1958, p. 65-133.
56. Il la vit sans doute comme un sorte de « rachat grammatical » conduisant au salut à la fois littéraire et moral.
57. *Lingua romana rustica* et *lingua theotisca* s'équivalent dans leur rapport à la *grammatica*. La langue germanique est hors grammaire, puisqu'elle n'est que « du peuple » ; la langue romane est « du peuple » parce qu'elle n'est que hors grammaire (évidemment depuis le bannissement alcuinien).
58. Cf. en ce sens M. Banniard, « Diasystèmes et diachronies langagières », *op. cit.*, p. 133.
59. L'idée de ces interactions créatrices est familière à un romaniste originaire lui-même d'une région bilingue comme P. Delbouille, « Tradition latine et naissance des littératures romanes », dans *Grundriss der Romanischen Literaturen des Mittelalters*, t. 1, Heidelberg, 1972, p. 3-56.
60. La présentation de ces premiers textes avait été faite de manière exemplaire par P. D. elbouille, « La formation des langues littéraires et les premiers textes », dans *Grundriss, op. cit.*, p. 560-84 et 604-22.
61. La communication verticale, terme créé pour les besoins de la recherche sur cette période, désigne un message oral adressé par un ou n locuteurs de niveau culturel supérieur à un ou n allocutaires de niveau culturel inférieur. Dans ce cas précis, il s'agit de la parole d'un *litteratus* destinée à des *illitterati*. Sur tout ceci, on se reportera à M. Banniard, *Viva voce, passim*.
62. C'est la connotation impliquée en français par « vulgaire » qui me paraît inopportune. Elle invite d'emblée le lecteur et le chercheur à se placer dans une tradition éthique opposant « bonne langue » (grammaticale, stylisée) et « mauvaise langue » (agrammaticale, débraillée), autrement dit dans les catégories mentales carolingiennes (et, au-delà, dans le modèle exalté par Quintilien). Outre le caractère peu linguistique de cette qualification, elle construit d'emblée une sociolinguistique biaisée.
63. Sur cette idée, cf. M. Banniard, « Latin tardif et latin mérovingien : communication et modèles langagiers », *Revue des Études latines*, 73, 1995, p. 213-230 et « La longue *Vie de saint Léger* : émergences culturelles et déplacements de pouvoir (VII^e-X^e siècle) », dans *Langages et peuples d'Europe. Cristallisation des identités romanes et germaniques*, M. Banniard éd., Toulouse, 2002, p. 29-45.
64. Cf. K. EWALD, « Formelhafte Wendungen in den Strassburger Eiden », *VR*, 23, 1964, p. 35-55. La question de l'identification éventuelle de la langue romane des Serments à un dialecte précis n'est pas pertinente pour ce sujet (les hypothèses sont présentées par M. Delbouille) ; de mon point de vue, cette *scripta* tentant de recréer un diasystème graphique roman pour remplacer le rôle que tenait la graphie latine, l'attribution à une aire dialectale précise est sans objet.
65. Je fais allusion aux arbres dérivationnels tracés par les grammairiens formalistes à la suite des travaux de N. Chomsky.
66. Par commodité, je suis l'édition et le commentaire présentés dans A. Jolivet, F. Mossé, *Manuel de l'allemand du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 241-43. Une édition minutieuse du texte, roman et germanique, a été procurée par G. Holtus, « Rilievi su un'edizione comparatistica dei *Giuramenti di Strasburgo* », dans *La transizione, op. cit.*, p. 196-212. L'étude comparative du phrasé est assez indépendante des détails du texte.

67. Exemples dans M. Banniard, « Changements dans le degré de cohérence graphie/langage : de la notation du phrasé à la notation de la phonie (VIII^e-XI^e siècle) », dans *The Early Textualization of the Romance Languages – Recent Perspectives*, M. Maiden et M. Zaccarello éd., à paraître.
68. Cette modélisation est proposée par M. Banniard, « Diasystème latinophone et interactions communicationnelles (III^e-VIII^e siècle) », dans *Les langues de communication : Quelles propriétés structurales préalables ou acquises ?*, J. François éd., *Cahier du BSL*, Louvain-Paris, 2002, p. 47-64.
69. Cet anglicisme, bien introduit maintenant chez les historiens, présente l'avantage de souligner un fait important : la mise en écrit du roman, comme du germanique, s'est faite non par l'acceptation résignée d'une *scripta rustica* (niveau basilectal), mais bien au contraire par la création d'un langage littéraire (construction d'un acrolecte).
70. Cela ressort notamment des travaux de P. Godman, *Poetry of the Carolingian Renaissance*, *op. cit.*
71. Sur cette genèse, cf. W. HAUBRICHS, « Versuche volkssprachiger Schriftlichkeit im frühen Mittelalter », dans *Geschichte der deutschen Literatur von den Anfängen bis zum Beginn der Neuzeit*, J. HEINZLE éd., Francfort, 1988, t. 1/1, p. 104 sq.
72. Le texte est celui qu'ont édité A. Jolivet et F. Mossé, *Manuel de l'allemand du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 244-46. Il est également partiellement cité, traduit et commenté dans sa commode présentation par C. Edwards, « German vernacular literature : a survey », dans *Carolingian culture*, *op. cit.*, p. 141-70 (p. 158 sq.).
73. C'est quasiment un *locus communis* de la philologie et de l'histoire littéraire romanes. On en verra un bon exemple dans la synthèse de M. Sot, J. P. Boudet et A. Guerreau-Jalabert, *Histoire culturelle de la France*, t. 1, *Le Moyen Âge*, Paris, 1997, où se trouve ce commentaire en marge de la reproduction du manuscrit : « La Séquence de sainte Eulalie, copiée en langue romane vers 880, est manifestement destinée à la prière du peuple qui ne savait pas lire » (p. 44).
74. Le modèle métrique de la cantilène a paru suffisamment compliqué aux philologues pour que leurs avis soient contradictoires et la bibliographie étendue. On verra en dernier lieu la théorie (qui pousse trop l'interprétation orale dans un sens artificiel) de M. J. Dufell, « Accentual Regularity in the *Sainte Eulalie* », *Rivista di Studi testuali*, 1, 1999, p. 81-108.
75. Sur cet aspect, cf. M. Banniard, « Les deux vies de saint Riquier : du latin médiatique au latin hiératique », *Médiévales*, 25, 1993, p. 45-52.
76. Sur ces filiations, nous disposons à présent de *Poesia dell'alto medioevo europeo : manoscritti, lingua e musica dei ritmi latini*, F. Stella éd., Florence, 2000.
77. Présentés avec précision par M. Delbouille, « Les plus anciens textes romans », *op. cit.*, p. 607 sq.
78. Pour conforter cette impression, il faudrait tracer une comparaison avec la version latine dont elle s'inspire. En terminologie sociolinguistique, ce monument construit immédiatement un acrolecte du français. On voit que l'usage des romanistes qui qualifient les œuvres non latines de textes « en langue vulgaire » devrait être modifié (on est loin d'un basilecte).
79. Cf. R. Le Jan, *Famille et pouvoir dans le monde franc (VII^e-X^e siècle)*, Paris, 2002 (1^{re} éd., 1995).

RÉSUMÉS

L'étude de la genèse des littératures romanes montre que la langue d'oïl a bénéficié d'une avance chronologique considérable sur les autres langues de l'Occident latin. La présente étude, menée

dans la perspective de la sociolinguistique diachronique, insiste sur le rôle dynamisant qu'a joué l'espace austrasien dans cette différence. La promotion de la parole germanique au rang de langue littéraire grâce au travail d'intellectuels germanophones répondant à la demande des élites de l'Est a suscité, sous l'effet d'interactions diverses (imitation/rivalité), le désir d'une consécration identique pour la parole romane, exclue jusque-là, au bénéfice exclusif de la langue latine, de ce niveau créatif. Les premiers monuments littéraires (IX^e-X^e siècle) répondent à cette demande en consacrant la parole naturelle, non pas en tant que langue du peuple, mais en tant que langage de l'élite.

The study of the genesis of Romance literature reveals that the langue d'oïl benefited from a considerable chronological advance compared to the other languages of the Latin Occident. The present study, carried out in the perspective of diachronic sociolinguistics, insists on the stimulating role played by the Austrasian region in bringing about this difference. The promotion of the Germanic speech to the rank of a literary language, thanks to the efforts of Germanophone intellectuals who, under the effect of various interactions such as rivalry or imitation, responded to the demands of the eastern elite, brought about the desire for an identical consecration for the Romance speech, hitherto excluded from this creative level to the advantage of Latin. The first literary monuments (9th-10th centuries) responded to this demand by consecrating everyday speech, not so much as being the language of the people but as the language of the elite.

INDEX

Mots-clés : Austrasie, latin tardif, ancien français, vieil haut allemand, sociolinguistique

Keywords : Austrasia, Late Latin, Old French, Old German, sociolinguistics

AUTEUR

MICHEL BANNIARD

Université de Toulouse-II-Le Mirail, 5, allée Antonio Machado, F-31058 Toulouse Cedex 1, et
EPHE-IV, 1, rue Victor Cousin, F-75230 Paris Cedex 05